

reprise. Bien plus, le commandant garde vis-à-vis de l'explorateur une attitude qui prête aux plus fâcheuses interprétations. Le bruit se répand dans l'oasis que Palat est un officier déserteur. Cela lui crée une situation humiliante et redoutable vis-à-vis des indigènes.

De tels doibent ont attristé le voyageur, mais ils n'ont en rien ébranlé sa confiance et son courage. « Il n'y a plus pour moi aucune illusion à me faire. Je suis bien seul, bien complètement réduit à mes uniques ressources, et sans aucun espoir de trouver, non pas même des secours, mais un peu de sympathie... J'ai rencontré peut-être la dernière main française que je pourrais serrer, et elle ne s'est pas ouverte pour moi ! »

Un commencement de décembre, le voyageur est en route pour le Soudan, le plus riche pays du monde, suivant les marabouts. « Un esclave n'y vaut qu'un bourgeois. L'or s'y donne au poids de l'argent ; les peaux de buffes et de bœufs, les dépouilles d'antraches, les sèves et l'ivoire s'y vendent au plus bas prix. — Vous êtes des fous, ô voyageurs, si vous vous arrêtez à Timinimoun... Voulez-vous être riches ? Allez au pays des Nègres. Souvenez-vous que le prophète a dit : — « La gate vira chameau, son renard est le goudon, comme la poutrelle son renard est le Soudan. »

C'est la vie avec qui s'offre désormais à l'explorateur avec ses perspectives, ses horizons, ses monotonies, ses surprises, ses alertes. Ses solitudes succèdent aux solitudes, les villages aux villages, et sur le sable qu'a foulé la petite caravane, l'empreinte des pas de l'explorateur s'efface aussitôt. Seul, le souvenir rattaché à la vie qu'il a quittée ; mais qui devient le souvenir lui-même au milieu des mille difficultés, des fatigues de l'existence nouvelle ? Palat est environné de gens avides à l'obsession desquels il a peine à se soustraire pour travailler, prendre des notes ; mais toutes les tribulations lui semblent douces dès qu'il songe à la grandeur du but poursuivi.

« Est-il vrai que vous vous exposez à tant de périls pour autre chose que de l'argent ? lui demande un jour un de ses compagnons.

« C'est vrai, répond Palat. Nous le faisons pour l'honneur.

En même temps il explique à ses gens ce que c'est que le patriotisme.

« Comment, tu te ferais tuer pour ton pays ?

« Certainement et volontiers.

« Et vous êtes tous comme cela, dans votre pays ?

« Tous, répond l'explorateur.

« Ah ! les Oulad-Français ! s'écrie l'Arabe, nous nous faisons tuer pour de l'argent, mais pas pour l'honneur. »

Insuffisamment prévenu contre la cupidité de ses gens et celle des habitants des tribus qu'il rencontre, le voyageur éprouve des difficultés sans cesse renouvelées. C'est au sein d'une solitude désolée que vient pour lui le 1er janvier. « Les tanneries recommencent, écrit-il. Le cheikh Hammon me fait dire par Bel-Gacem qu'il se rend dans l'Onguerout et que je ferai bien d'aller avec lui, les habitants d'El-Hadj-Guelman ne veulent plus me tolérer sur les territoires. »

Déjà des visages sinistres se sont montrés à différentes reprises sur le chemin de l'explorateur. Les demandes d'argent se multiplient, des vexations accompagnent. Palat est vite comme une proie par toutes ces populations cupides. L'espionnage redouble autour de lui. Le fatal oracle tant de fois répété au cours de ce voyage est près de s'accomplir. Les dernières pages écrites par Palat ne trahissent néanmoins aucune émotion. On y voit toujours l'implacable volonté de persévérer jusqu'au bout. Rien ne trahit la moindre défaillance.

« Je continue mes explorations des environs, en tâchant de faire une carte du pays. C'est ainsi que j'ai visité les ruines d'Alhala, de Ba-Salam, de Mebruk. Près de ce dernier village, on voit les restes d'une zaouia de l'ordre de Monlay-Taieb ; une mosquée presque sans toit est le monument le plus intact de ce vaste couvent, abandonné seulement depuis cinq ou six années. De là, on aperçoit au nord les Kirat-Kndour et les ruines de Sebaba, sur une petite éminence, dans ce qu'on appelle le plain de Ras-er-Reg. »

Dans ces pages, par-delà lesquelles on sent la mort venir, on retrouve également la lettre et le poète. Palat se complait en de brèves descriptions : le pittoresque l'attire. « Notre camp, écrit-il, présente un aspect des plus curieux. Des groupes d'Arabes sont assis sur le sable, pérorant, discutant, ou préparant leurs armes. La nuit tombe ; les grands feux sont allumés ; on veille auprès, et leur flam-

me claire met en relief de durs visages basanés, des haillons, des vieux fusils rouillés de tous les âges, de tous les pays. Un Chambi, le visage à demi voilé par son haik, les yeux fermés, crie à perte de voix une chanson nasillard, coupée entre chaque couplet par des murmures approbateurs. La nuit se passe ainsi. »

Nous touchons déjà à la dernière page de cette sérénité admirable d'une belle âme ne se dément pas un seul instant. Un Arabe est venu visiter l'explorateur ; il questionne celui-ci sur la France, sur nos usages.

« Y a-t-il du sable, des palmiers ? Les animaux sont-ils les mêmes que dans le Sahara ? Y a-t-il des lions, des chacals, des hyènes, des naguir ? »

A son tour Palat demande ce que c'est qu'un naguir. Il apprend que cet animal, mal défini du reste, à l'avantage d'engraisser au milieu des fatigues et des privations.

Et le lieutenant pour ne pas être en reste : « En France, dit-il, nous avons aussi un animal qui grandit à force de jeûnes et de privations. Plus il souffre, plus il est vivace. Quand, au contraire, on le laisse se repaître à sa guise, il ne tarde pas à mourir.

« Comment le nomme-t-on ? interroge l'Arabe.

« En France, on l'appelle l'Amour. »

C'est le dernier mot du fragment publié par la Nouvelle Revue. Ce trait, ainsi qu'une lettre, parvenue un peu plus tard, sont les dernières traces qui soient restées de l'explorateur. La nuit du drame, qu'il est aisé de deviner, enveloppe la suite de ce tragique voyage. L'oracle avait dit vrai, Le mort attendait Palat au Soudan.

Cette mort a été vivement ressentie dans l'armée à laquelle appartenait le lieutenant et dans les lettres, où Marcel Prescay occupait un rang distingué. Son œuvre littéraire avait déjà donné plus que des promesses. Par son caractère spécial, ainsi que le fait observer la Nouvelle Revue, cette œuvre assure à Palat une place parmi les écrivains de notre temps. On l'a même comparé à Paul de Molène : ce n'est pas à tort. Palat, comme l'auteur des Commentaires d'un soldat, avait l'ardent amour de la carrière des armes. Il l'aimait lui aussi pour son côté chevaleresque et poétique ; pour ce qu'elle renferme de générosité, de galanterie, de dévouement, d'abnégation. Il appartenait essentiellement à une espèce militaire qui tend à disparaître de plus en plus ; elle idéalise le noble métier et le voyait à travers les pensées généreuses, les grands élan, les envolées superbes et les héroïques folies. X...

me claire met en relief de durs visages basanés, des haillons, des vieux fusils rouillés de tous les âges, de tous les pays. Un Chambi, le visage à demi voilé par son haik, les yeux fermés, crie à perte de voix une chanson nasillard, coupée entre chaque couplet par des murmures approbateurs. La nuit se passe ainsi. »

Nous touchons déjà à la dernière page de cette sérénité admirable d'une belle âme ne se dément pas un seul instant. Un Arabe est venu visiter l'explorateur ; il questionne celui-ci sur la France, sur nos usages.

« Y a-t-il du sable, des palmiers ? Les animaux sont-ils les mêmes que dans le Sahara ? Y a-t-il des lions, des chacals, des hyènes, des naguir ? »

A son tour Palat demande ce que c'est qu'un naguir. Il apprend que cet animal, mal défini du reste, à l'avantage d'engraisser au milieu des fatigues et des privations.

Et le lieutenant pour ne pas être en reste : « En France, dit-il, nous avons aussi un animal qui grandit à force de jeûnes et de privations. Plus il souffre, plus il est vivace. Quand, au contraire, on le laisse se repaître à sa guise, il ne tarde pas à mourir.

« Comment le nomme-t-on ? interroge l'Arabe.

« En France, on l'appelle l'Amour. »

C'est le dernier mot du fragment publié par la Nouvelle Revue. Ce trait, ainsi qu'une lettre, parvenue un peu plus tard, sont les dernières traces qui soient restées de l'explorateur. La nuit du drame, qu'il est aisé de deviner, enveloppe la suite de ce tragique voyage. L'oracle avait dit vrai, Le mort attendait Palat au Soudan.

Cette mort a été vivement ressentie dans l'armée à laquelle appartenait le lieutenant et dans les lettres, où Marcel Prescay occupait un rang distingué. Son œuvre littéraire avait déjà donné plus que des promesses. Par son caractère spécial, ainsi que le fait observer la Nouvelle Revue, cette œuvre assure à Palat une place parmi les écrivains de notre temps. On l'a même comparé à Paul de Molène : ce n'est pas à tort. Palat, comme l'auteur des Commentaires d'un soldat, avait l'ardent amour de la carrière des armes. Il l'aimait lui aussi pour son côté chevaleresque et poétique ; pour ce qu'elle renferme de générosité, de galanterie, de dévouement, d'abnégation. Il appartenait essentiellement à une espèce militaire qui tend à disparaître de plus en plus ; elle idéalise le noble métier et le voyait à travers les pensées généreuses, les grands élan, les envolées superbes et les héroïques folies. X...

me claire met en relief de durs visages basanés, des haillons, des vieux fusils rouillés de tous les âges, de tous les pays. Un Chambi, le visage à demi voilé par son haik, les yeux fermés, crie à perte de voix une chanson nasillard, coupée entre chaque couplet par des murmures approbateurs. La nuit se passe ainsi. »

Nous touchons déjà à la dernière page de cette sérénité admirable d'une belle âme ne se dément pas un seul instant. Un Arabe est venu visiter l'explorateur ; il questionne celui-ci sur la France, sur nos usages.

« Y a-t-il du sable, des palmiers ? Les animaux sont-ils les mêmes que dans le Sahara ? Y a-t-il des lions, des chacals, des hyènes, des naguir ? »

A son tour Palat demande ce que c'est qu'un naguir. Il apprend que cet animal, mal défini du reste, à l'avantage d'engraisser au milieu des fatigues et des privations.

Et le lieutenant pour ne pas être en reste : « En France, dit-il, nous avons aussi un animal qui grandit à force de jeûnes et de privations. Plus il souffre, plus il est vivace. Quand, au contraire, on le laisse se repaître à sa guise, il ne tarde pas à mourir.

« Comment le nomme-t-on ? interroge l'Arabe.

« En France, on l'appelle l'Amour. »

C'est le dernier mot du fragment publié par la Nouvelle Revue. Ce trait, ainsi qu'une lettre, parvenue un peu plus tard, sont les dernières traces qui soient restées de l'explorateur. La nuit du drame, qu'il est aisé de deviner, enveloppe la suite de ce tragique voyage. L'oracle avait dit vrai, Le mort attendait Palat au Soudan.

Cette mort a été vivement ressentie dans l'armée à laquelle appartenait le lieutenant et dans les lettres, où Marcel Prescay occupait un rang distingué. Son œuvre littéraire avait déjà donné plus que des promesses. Par son caractère spécial, ainsi que le fait observer la Nouvelle Revue, cette œuvre assure à Palat une place parmi les écrivains de notre temps. On l'a même comparé à Paul de Molène : ce n'est pas à tort. Palat, comme l'auteur des Commentaires d'un soldat, avait l'ardent amour de la carrière des armes. Il l'aimait lui aussi pour son côté chevaleresque et poétique ; pour ce qu'elle renferme de générosité, de galanterie, de dévouement, d'abnégation. Il appartenait essentiellement à une espèce militaire qui tend à disparaître de plus en plus ; elle idéalise le noble métier et le voyait à travers les pensées généreuses, les grands élan, les envolées superbes et les héroïques folies. X...

me claire met en relief de durs visages basanés, des haillons, des vieux fusils rouillés de tous les âges, de tous les pays. Un Chambi, le visage à demi voilé par son haik, les yeux fermés, crie à perte de voix une chanson nasillard, coupée entre chaque couplet par des murmures approbateurs. La nuit se passe ainsi. »

Nous touchons déjà à la dernière page de cette sérénité admirable d'une belle âme ne se dément pas un seul instant. Un Arabe est venu visiter l'explorateur ; il questionne celui-ci sur la France, sur nos usages.

« Y a-t-il du sable, des palmiers ? Les animaux sont-ils les mêmes que dans le Sahara ? Y a-t-il des lions, des chacals, des hyènes, des naguir ? »

A son tour Palat demande ce que c'est qu'un naguir. Il apprend que cet animal, mal défini du reste, à l'avantage d'engraisser au milieu des fatigues et des privations.

Et le lieutenant pour ne pas être en reste : « En France, dit-il, nous avons aussi un animal qui grandit à force de jeûnes et de privations. Plus il souffre, plus il est vivace. Quand, au contraire, on le laisse se repaître à sa guise, il ne tarde pas à mourir.

« Comment le nomme-t-on ? interroge l'Arabe.

« Y a-t-il du sable, des palmiers ? Les animaux sont-ils les mêmes que dans le Sahara ? Y a-t-il des lions, des chacals, des hyènes, des naguir ? »

A son tour Palat demande ce que c'est qu'un naguir. Il apprend que cet animal, mal défini du reste, à l'avantage d'engraisser au milieu des fatigues et des privations.

Et le lieutenant pour ne pas être en reste : « En France, dit-il, nous avons aussi un animal qui grandit à force de jeûnes et de privations. Plus il souffre, plus il est vivace. Quand, au contraire, on le laisse se repaître à sa guise, il ne tarde pas à mourir.

« Comment le nomme-t-on ? interroge l'Arabe.

« En France, on l'appelle l'Amour. »

C'est le dernier mot du fragment publié par la Nouvelle Revue. Ce trait, ainsi qu'une lettre, parvenue un peu plus tard, sont les dernières traces qui soient restées de l'explorateur. La nuit du drame, qu'il est aisé de deviner, enveloppe la suite de ce tragique voyage. L'oracle avait dit vrai, Le mort attendait Palat au Soudan.

Cette mort a été vivement ressentie dans l'armée à laquelle appartenait le lieutenant et dans les lettres, où Marcel Prescay occupait un rang distingué. Son œuvre littéraire avait déjà donné plus que des promesses. Par son caractère spécial, ainsi que le fait observer la Nouvelle Revue, cette œuvre assure à Palat une place parmi les écrivains de notre temps. On l'a même comparé à Paul de Molène : ce n'est pas à tort. Palat, comme l'auteur des Commentaires d'un soldat, avait l'ardent amour de la carrière des armes. Il l'aimait lui aussi pour son côté chevaleresque et poétique ; pour ce qu'elle renferme de générosité, de galanterie, de dévouement, d'abnégation. Il appartenait essentiellement à une espèce militaire qui tend à disparaître de plus en plus ; elle idéalise le noble métier et le voyait à travers les pensées généreuses, les grands élan, les envolées superbes et les héroïques folies. X...

me claire met en relief de durs visages basanés, des haillons, des vieux fusils rouillés de tous les âges, de tous les pays. Un Chambi, le visage à demi voilé par son haik, les yeux fermés, crie à perte de voix une chanson nasillard, coupée entre chaque couplet par des murmures approbateurs. La nuit se passe ainsi. »

Nous touchons déjà à la dernière page de cette sérénité admirable d'une belle âme ne se dément pas un seul instant. Un Arabe est venu visiter l'explorateur ; il questionne celui-ci sur la France, sur nos usages.

« Y a-t-il du sable, des palmiers ? Les animaux sont-ils les mêmes que dans le Sahara ? Y a-t-il des lions, des chacals, des hyènes, des naguir ? »

A son tour Palat demande ce que c'est qu'un naguir. Il apprend que cet animal, mal défini du reste, à l'avantage d'engraisser au milieu des fatigues et des privations.

Et le lieutenant pour ne pas être en reste : « En France, dit-il, nous avons aussi un animal qui grandit à force de jeûnes et de privations. Plus il souffre, plus il est vivace. Quand, au contraire, on le laisse se repaître à sa guise, il ne tarde pas à mourir.

« Comment le nomme-t-on ? interroge l'Arabe.

« En France, on l'appelle l'Amour. »

C'est le dernier mot du fragment publié par la Nouvelle Revue. Ce trait, ainsi qu'une lettre, parvenue un peu plus tard, sont les dernières traces qui soient restées de l'explorateur. La nuit du drame, qu'il est aisé de deviner, enveloppe la suite de ce tragique voyage. L'oracle avait dit vrai, Le mort attendait Palat au Soudan.

Cette mort a été vivement ressentie dans l'armée à laquelle appartenait le lieutenant et dans les lettres, où Marcel Prescay occupait un rang distingué. Son œuvre littéraire avait déjà donné plus que des promesses. Par son caractère spécial, ainsi que le fait observer la Nouvelle Revue, cette œuvre assure à Palat une place parmi les écrivains de notre temps. On l'a même comparé à Paul de Molène : ce n'est pas à tort. Palat, comme l'auteur des Commentaires d'un soldat, avait l'ardent amour de la carrière des armes. Il l'aimait lui aussi pour son côté chevaleresque et poétique ; pour ce qu'elle renferme de générosité, de galanterie, de dévouement, d'abnégation. Il appartenait essentiellement à une espèce militaire qui tend à disparaître de plus en plus ; elle idéalise le noble métier et le voyait à travers les pensées généreuses, les grands élan, les envolées superbes et les héroïques folies. X...

me claire met en relief de durs visages basanés, des haillons, des vieux fusils rouillés de tous les âges, de tous les pays. Un Chambi, le visage à demi voilé par son haik, les yeux fermés, crie à perte de voix une chanson nasillard, coupée entre chaque couplet par des murmures approbateurs. La nuit se passe ainsi. »

Nous touchons déjà à la dernière page de cette sérénité admirable d'une belle âme ne se dément pas un seul instant. Un Arabe est venu visiter l'explorateur ; il questionne celui-ci sur la France, sur nos usages.

« Y a-t-il du sable, des palmiers ? Les animaux sont-ils les mêmes que dans le Sahara ? Y a-t-il des lions, des chacals, des hyènes, des naguir ? »

A son tour Palat demande ce que c'est qu'un naguir. Il apprend que cet animal, mal défini du reste, à l'avantage d'engraisser au milieu des fatigues et des privations.

Et le lieutenant pour ne pas être en reste : « En France, dit-il, nous avons aussi un animal qui grandit à force de jeûnes et de privations. Plus il souffre, plus il est vivace. Quand, au contraire, on le laisse se repaître à sa guise, il ne tarde pas à mourir.

« Comment le nomme-t-on ? interroge l'Arabe.

« En France, on l'appelle l'Amour. »

C'est le dernier mot du fragment publié par la Nouvelle Revue. Ce trait, ainsi qu'une lettre, parvenue un peu plus tard, sont les dernières traces qui soient restées de l'explorateur. La nuit du drame, qu'il est aisé de deviner, enveloppe la suite de ce tragique voyage. L'oracle avait dit vrai, Le mort attendait Palat au Soudan.

Cette mort a été vivement ressentie dans l'armée à laquelle appartenait le lieutenant et dans les lettres, où Marcel Prescay occupait un rang distingué. Son œuvre littéraire avait déjà donné plus que des promesses. Par son caractère spécial, ainsi que le fait observer la Nouvelle Revue, cette œuvre assure à Palat une place parmi les écrivains de notre temps. On l'a même comparé à Paul de Molène : ce n'est pas à tort. Palat, comme l'auteur des Commentaires d'un soldat, avait l'ardent amour de la carrière des armes. Il l'aimait lui aussi pour son côté chevaleresque et poétique ; pour ce qu'elle renferme de générosité, de galanterie, de dévouement, d'abnégation. Il appartenait essentiellement à une espèce militaire qui tend à disparaître de plus en plus ; elle idéalise le noble métier et le voyait à travers les pensées généreuses, les grands élan, les envolées superbes et les héroïques folies. X...

me claire met en relief de durs visages basanés, des haillons, des vieux fusils rouillés de tous les âges, de tous les pays. Un Chambi, le visage à demi voilé par son haik, les yeux fermés, crie à perte de voix une chanson nasillard, coupée entre chaque couplet par des murmures approbateurs. La nuit se passe ainsi. »

Nous touchons déjà à la dernière page de cette sérénité admirable d'une belle âme ne se dément pas un seul instant. Un Arabe est venu visiter l'explorateur ; il questionne celui-ci sur la France, sur nos usages.

« Y a-t-il du sable, des palmiers ? Les animaux sont-ils les mêmes que dans le Sahara ? Y a-t-il des lions, des chacals, des hyènes, des naguir ? »

A son tour Palat demande ce que c'est qu'un naguir. Il apprend que cet animal, mal défini du reste, à l'avantage d'engraisser au milieu des fatigues et des privations.

Et le lieutenant pour ne pas être en reste : « En France, dit-il, nous avons aussi un animal qui grandit à force de jeûnes et de privations. Plus il souffre, plus il est vivace. Quand, au contraire, on le laisse se repaître à sa guise, il ne tarde pas à mourir.

« Comment le nomme-t-on ? interroge l'Arabe.

« En France, on l'appelle l'Amour. »

C'est le dernier mot du fragment publié par la Nouvelle Revue. Ce trait, ainsi qu'une lettre, parvenue un peu plus tard, sont les dernières traces qui soient restées de l'explorateur. La nuit du drame, qu'il est aisé de deviner, enveloppe la suite de ce tragique voyage. L'oracle avait dit vrai, Le mort attendait Palat au Soudan.

Cette mort a été vivement ressentie dans l'armée à laquelle appartenait le lieutenant et dans les lettres, où Marcel Prescay occupait un rang distingué. Son œuvre littéraire avait déjà donné plus que des promesses. Par son caractère spécial, ainsi que le fait observer la Nouvelle Revue, cette œuvre assure à Palat une place parmi les écrivains de notre temps. On l'a même comparé à Paul de Molène : ce n'est pas à tort. Palat, comme l'auteur des Commentaires d'un soldat, avait l'ardent amour de la carrière des armes. Il l'aimait lui aussi pour son côté chevaleresque et poétique ; pour ce qu'elle renferme de générosité, de galanterie, de dévouement, d'abnégation. Il appartenait essentiellement à une espèce militaire qui tend à disparaître de plus en plus ; elle idéalise le noble métier et le voyait à travers les pensées généreuses, les grands élan, les envolées superbes et les héroïques folies. X...

me claire met en relief de durs visages basanés, des haillons, des vieux fusils rouillés de tous les âges, de tous les pays. Un Chambi, le visage à demi voilé par son haik, les yeux fermés, crie à perte de voix une chanson nasillard, coupée entre chaque couplet par des murmures approbateurs. La nuit se passe ainsi. »

Nous touchons déjà à la dernière page de cette sérénité admirable d'une belle âme ne se dément pas un seul instant. Un Arabe est venu visiter l'explorateur ; il questionne celui-ci sur la France, sur nos usages.

« Y a-t-il du sable, des palmiers ? Les animaux sont-ils les mêmes que dans le Sahara ? Y a-t-il des lions, des chacals, des hyènes, des naguir ? »

A son tour Palat demande ce que c'est qu'un naguir. Il apprend que cet animal, mal défini du reste, à l'avantage d'engraisser au milieu des fatigues et des privations.

Et le lieutenant pour ne pas être en reste : « En France, dit-il, nous avons aussi un animal qui grandit à force de jeûnes et de privations. Plus il souffre, plus il est vivace. Quand, au contraire, on le laisse se repaître à sa guise, il ne tarde pas à mourir.

« Comment le nomme-t-on ? interroge l'Arabe.

« En France, on l'appelle l'Amour. »

C'est le dernier mot du fragment publié par la Nouvelle Revue. Ce trait, ainsi qu'une lettre, parvenue un peu plus tard, sont les dernières traces qui soient restées de l'explorateur. La nuit du drame, qu'il est aisé de deviner, enveloppe la suite de ce tragique voyage. L'oracle avait dit vrai, Le mort attendait Palat au Soudan.

Cette mort a été vivement ressentie dans l'armée à laquelle appartenait le lieutenant et dans les lettres, où Marcel Prescay occupait un rang distingué. Son œuvre littéraire avait déjà donné plus que des promesses. Par son caractère spécial, ainsi que le fait observer la Nouvelle Revue, cette œuvre assure à Palat une place parmi les écrivains de notre temps. On l'a même comparé à Paul de Molène : ce n'est pas à tort. Palat, comme l'auteur des Commentaires d'un soldat, avait l'ardent amour de la carrière des armes. Il l'aimait lui aussi pour son côté chevaleresque et poétique ; pour ce qu'elle renferme de générosité, de galanterie, de dévouement, d'abnégation. Il appartenait essentiellement à une espèce militaire qui tend à disparaître de plus en plus ; elle idéalise le noble métier et le voyait à travers les pensées généreuses, les grands élan, les envolées superbes et les héroïques folies. X...

me claire met en relief de durs visages basanés, des haillons, des vieux fusils rouillés de tous les âges, de tous les pays. Un Chambi, le visage à demi voilé par son haik, les yeux fermés, crie à perte de voix une chanson nasillard, coupée entre chaque couplet par des murmures approbateurs. La nuit se passe ainsi. »

Nous touchons déjà à la dernière page de cette sérénité admirable d'une belle âme ne se dément pas un seul instant. Un Arabe est venu visiter l'explorateur ; il questionne celui-ci sur la France, sur nos usages.

« Y a-t-il du sable, des palmiers ? Les animaux sont-ils les mêmes que dans le Sahara ? Y a-t-il des lions, des chacals, des hyènes, des naguir ? »

A son tour Palat demande ce que c'est qu'un naguir. Il apprend que cet animal, mal défini du reste, à l'avantage d'engraisser au milieu des fatigues et des privations.

Et le lieutenant pour ne pas être en reste : « En France, dit-il, nous avons aussi un animal qui grandit à force de jeûnes et de privations. Plus il souffre, plus il est vivace. Quand, au contraire, on le laisse se repaître à sa guise, il ne tarde pas à mourir.

« Comment le nomme-t-on ? interroge l'Arabe.

« En France, on l'appelle l'Amour. »

C'est le dernier mot du fragment publié par la Nouvelle Revue. Ce trait, ainsi qu'une lettre, parvenue un peu plus tard, sont les dernières traces qui soient restées de l'explorateur. La nuit du drame, qu'il est aisé de deviner, enveloppe la suite de ce tragique voyage. L'oracle avait dit vrai, Le mort attendait Palat au Soudan.

Cette mort a été vivement ressentie dans l'armée à laquelle appartenait le lieutenant et dans les lettres, où Marcel Prescay occupait un rang distingué. Son œuvre littéraire avait déjà donné plus que des promesses. Par son caractère spécial, ainsi que le fait observer la Nouvelle Revue, cette œuvre assure à Palat une place parmi les écrivains de notre temps. On l'a même comparé à Paul de Molène : ce n'est pas à tort. Palat, comme l'auteur des Commentaires d'un soldat, avait l'ardent amour de la carrière des armes. Il l'aimait lui aussi pour son côté chevaleresque et poétique ; pour ce qu'elle renferme de générosité, de galanterie, de dévouement, d'abnégation. Il appartenait essentiellement à une espèce militaire qui tend à disparaître de plus en plus ; elle idéalise le noble métier et le voyait à travers les pensées généreuses, les grands élan, les envolées superbes et les héroïques folies. X...

me claire met en relief de durs visages basanés, des haillons, des vieux fusils rouillés de tous les âges, de tous les pays. Un Chambi, le visage à demi voilé par son haik, les yeux fermés, crie à perte de voix une chanson nasillard, coupée entre chaque couplet par des murmures approbateurs. La nuit se passe ainsi. »

Nous touchons déjà à la dernière page de cette sérénité admirable d'une belle âme ne se dément pas un seul instant. Un Arabe est venu visiter l'explorateur ; il questionne celui-ci sur la France, sur nos usages.

« Y a-t-il du sable, des palmiers ? Les animaux sont-ils les mêmes que dans le Sahara ? Y a-t-il des lions, des chacals, des hyènes, des naguir ? »

A son tour Palat demande ce que c'est qu'un naguir. Il apprend que cet animal, mal défini du reste, à l'avantage d'engraisser au milieu des fatigues et des privations.

Et le lieutenant pour ne pas être en reste : « En France, dit-il, nous avons aussi un animal qui grandit à force de jeûnes et de privations. Plus il souffre, plus il est vivace. Quand, au contraire, on le laisse se repaître à sa guise, il ne tarde pas à mourir.

« Comment le nomme-t-on ? interroge l'Arabe.

« En France, on l'appelle l'Amour. »

C'est le dernier mot du fragment publié par la Nouvelle Revue. Ce trait, ainsi qu'une lettre, parvenue un peu plus tard, sont les dernières traces qui soient restées de l'explorateur. La nuit du drame, qu'il est aisé de deviner, enveloppe la suite de ce tragique voyage. L'oracle avait dit vrai, Le mort attendait Palat au Soudan.

Cette mort a été vivement ressentie dans l'armée à laquelle appartenait le lieutenant et dans les lettres, où Marcel Prescay occupait un rang distingué. Son œuvre littéraire avait déjà donné plus que des promesses. Par son caractère spécial, ainsi que le fait observer la Nouvelle Revue, cette œuvre assure à Palat une place parmi les écrivains de notre temps. On l'a même comparé à Paul de Molène : ce n'est pas à tort. Palat, comme l'auteur des Commentaires d'un soldat, avait l'ardent amour de la carrière des armes. Il l'aimait lui aussi pour son côté chevaleresque et poétique ; pour ce qu'elle renferme de générosité, de galanterie, de dévouement, d'abnégation. Il appartenait essentiellement à une espèce militaire qui tend à disparaître de plus en plus ; elle idéalise le noble métier et le voyait à travers les pensées généreuses, les grands élan, les envolées superbes et les héroïques folies. X...

me claire met en relief de durs visages basanés, des haillons, des vieux fusils rouillés de tous les âges, de tous les pays. Un Chambi, le visage à demi voilé par son haik, les yeux fermés, crie à perte de voix une chanson nasillard, coupée entre chaque couplet par des murmures approbateurs. La nuit se passe ainsi. »

Nous touchons déjà à la dernière page de cette sérénité admirable d'une belle âme ne se dément pas un seul instant. Un Arabe est venu visiter l'explorateur ; il questionne celui-ci sur la France, sur nos usages.

« Y a-t-il du sable, des palmiers ? Les animaux sont-ils les mêmes que dans le Sahara ? Y a-t-il des lions, des chacals, des hyènes, des naguir ? »

A son tour Palat demande ce que c'est qu'un naguir. Il apprend que cet animal, mal défini du reste, à l'avantage d'engraisser au milieu des fatigues et des privations.

Et le lieutenant pour ne pas être en reste : « En France, dit-il, nous avons aussi un animal qui grandit à force de jeûnes et de privations. Plus il souffre, plus il est vivace. Quand, au contraire, on le laisse se repaître à sa guise, il ne tarde pas à mourir.

« Comment le nomme-t-on ? interroge l'Arabe.

« En France, on l'appelle l'Amour. »

me claire met en relief de durs visages basanés, des haillons, des vieux fusils rouillés de tous les âges, de tous les pays. Un Chambi, le visage à demi voilé par son haik, les yeux fermés, crie à perte de voix une chanson nasillard, coupée entre chaque couplet par des murmures approbateurs. La nuit se passe ainsi. »

Nous touchons déjà à la dernière page de cette sérénité admirable d'une belle âme ne se dément pas un seul instant. Un Arabe est venu visiter l'explorateur ; il questionne celui-ci sur la France, sur nos usages.

« Y a-t-il du sable, des palmiers ? Les animaux sont-ils les mêmes que dans le Sahara ? Y a-t-il des lions, des chacals, des hyènes, des naguir ? »

A son tour Palat demande ce que c'est qu'un naguir. Il apprend que cet animal, mal défini du reste, à l'avantage d'engraisser au milieu des fatigues et des privations.

Et le lieutenant pour ne pas être en reste : « En France, dit-il, nous avons aussi un animal qui grandit à force de jeûnes et de privations. Plus il souffre, plus il est vivace. Quand, au contraire, on le laisse se repaître à sa guise, il ne tarde pas à mourir.

<